FRANÇOIS
ET
ROUFFIGNAC,
COMÉDIE.

Par le Citoyen J. Patrat.

Représentée pour la première fois sur le Théâtre des Variétés, Palais Egalité, le 4 Prairial, an 7.

PRIX : UN FRANC.





A PARIS,

Chez { Huet, Libraire, rue Vivienne, N° 8.
Hugelet, Imprimeur, rue des Fossés-Jacques.
Vente, Libraire, Boulevart du Théâtre Italien.

AN VII.

PERSONNAGES.

BREMONT, *riche Particulier, homme vif et gai.*

DERAC, *son gendre futur.*

LOLIVE, *vieux Valet-de-chambre de Derac.*

ROUFFIGNAC, *neveu de Lolive.*

FRANÇOIS, *Commissionnaire.*

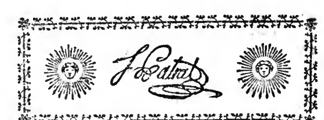
UN GARÇON D'AUBERGE.

UN POSTILLON.

LUCILE, *Fille de Bremont.*

ARMANDE, *Femme de charge chez Bremont.*

La Scène est à Paris, dans un hôtel garni.



FRANÇOIS
ET
ROUFFIGNAC,
COMÉDIE.

Le Théâtre représente une Salle d'auberge, dans laquelle donnent plusieurs appartemens numérotés.

SCENE PREMIERE.

BREMONT, LUCILE, ARMANDE.

BREMONT.

Nous avons courru une partie de la nuit; pourquoi te lever si matin? Tu dois être fatiguée.

LUCILE.

Non mon père; mais ce voyage précipité....

BREMONT.

Tu en sauras la cause. Je sors pour affaire : reste avec la bonne Armande; fais connoissance avec elle;

elle a toute ma confiance; elle mérite la tienne; & tu l'aimeras, j'en suis sûr.

LUCILE.

J'y suis parfaitement disposée.

ARMANDE.

Vous êtes bien bonne.

BREMONT.

Adieu.

LUCILE.

Où allez-vous donc?

BREMONT.

Chez mon notaire.

LUCILE.

Cela est-il si pressé?

BREMONT.

Oui: je vais toucher un remboursement, & régler avec lui une affaire qui te regarde.

LUCILE.

Moi?

BREMONT.

Toi-même.

LUCILE.

Ne puis-je savoir?...

BREMONT.

Sais-tu pourquoi je t'ai retirée si brusquement de chez la personne qui t'a elevée?

LUCILE.

Non.

BREMONT.

Pour te marier.

LUCILE, *à part.*

Je suis perdue!

ARMANDE, *à part.*

Elle a pâli.

BREMONT.

Tu vas épouser un jeune homme qui t'aime! . . .

LUCILE.

Où m'a-t-il connue?

BREMONT.

Nul part.

LUCILE.

Quand m'a-t-il vue?

BREMONT.

Jamais.

LUCILE.

Et vous croyez qu'il m'aime?

BREMONT.

A la fureur!

LUCILE.

Comment se peut-il?

BREMONT.

Son père & moi.... Mais ce récit seroit trop long — Qu'il te suffise de savoir que le jeune homme est fou de toi : il doit arriver aujourd'hui, j'ai retenu son appartement; le voilà, N° 2. (*Il montre le N° 2.*) Il ne s'attend pas à trouver dans cette maison garnie celle... O quelle douce surprise! — S'il arrive avant mon retour, et ne montre pas : je veux être témoin de son ravissement. Je cours chez mon notaire, et j'espère que ce soir même.... Adieu ma fille. (*Il sort gaîment*).

SCENE II.

LUCILE, ARMANDE.

ARMANDE, *à part.*

La petite n'est pas contente.

LUCILE, *à part.*

Malheureuse!

ARMANDE, *avec amitié.*

Mon enfant, je lis dans votre cœur.

LUCILE.

Quoi?

ARMANDE.

Cette nouvelle vous afflige.

LUCILE.

Point du tout.

ARMANDE.

Lucile, vous vous méfiez de moi.

LUCILE.

Pardonnez-moi . . . mais. . .

ARMANDE.

Hé! je vous pardonne! — Votre réserve est naturelle puisque vous ne me connoissez pas; mais je vais me faire connoître. — Femme-de-chambre, & j'ose dire amie de votre digne mère; j'ai partagé avec elle les soins qu'exigeoit votre enfance. Lorsque nous eûmes le malheur de la perdre, votre père voulant passer sa vie à la campagne, confia votre éducation à la respectable amie qui a si bien mérité sa confiance. Mais l'éloignement n'a point diminué mon attachement pour vous; après dix ans d'absence, vous êtes là comme le premier jour, & c'est pour la vie. — Je vous ouvre mon cœur; ouvrez-moi le vôtre, je le mérite : vous le devez; je compte sur votre franchise, comptez sur mon indulgence.

LUCILE, *l'embrassant.*

Ah! ma bonne, que je suis soulagée!

ARMANDE.

Allons, courage : contez-moi vos petites affaires.

LUCILE, *hésitant.*

Je... je n'oserai jamais.

ARMANDE.

Je vous aiderez. Quelque frère? quelque cousin d'une bonne amie, n'est-ce pas?

LUCILE.

Oh! bien mieux!

ARMANDE.

Qui donc?

LUCILE.

Le neveu de ma bienfaitrice.

ARMANDE.

Diantre, cela promet! & y a-t-il long-temps que vous vous connoissez?

LUCILE.

Mais... près de huit jours.

ARMANDE.

Peste! il est donc venu voir sa tante?

LUCILE.

Oui; mais par un événement affreux!

ARMANDE.

Hé bon dieu! c'est comme un roman.

LUCILE.

Nous étions à la campagne : la maison est située au bord de la mer : après un violent orage, des pêcheurs vinrent nous demander l'hospitalité pour un jeune homme qu'ils avoient retiré des flots.

ARMANDE.

Cela devient intéressant.

LUCILE.

Malgré la pâleur de son visage, on voyoit dans ses traits... un air...

ARMANDE.

C'est assez : je vois cela d'ici.

LUCILE.

On lui fit donner les secours les plus prompts : il reprit connoissance; & lorsque, par hazard ses regards mourants se tournèrent sur moi.... quel changement subit! son teiu s'anima : il parut frappé de surprise & de joie. — Il me fixa avec des yeux! ah! ma bonne! je n'oublierai jamais ces regards-là.

ARMANDE.

Pauvre petite!

LUCILE.

Le lendemain, il étoit beaucoup mieux. Il nous remercia avec les expressions les plus tendres; & quand il se nomma, ma bonne amie le reconnut pour son neveu; cela me fit un plaisir!...

ARMANDE.

Je le crois.

LUCILE.

Il fut arrêté qu'il resteroit avec nous. Bientôt il avoua à sa tante qu'il m'aimoit éperdument avant de m'avoir vue : alors il lui montra un portrait qui me ressembloit parfaitement & qu'il avoit reçu sans savoir de quelle part : elle me demanda ce que je pensais de son neveu, & elle n'eut pas de peine à m'arracher mon secret.

ARMANDE.

Oh! je n'en doute pas.

LUCILE.

Elle nous permit de nous aimer, & c'étoit bien agréable : elle alloit écrire pour obtenir le consentement de nos parens; mais voyez combien je suis malheureuse : avant-hier, une affaire l'appelloit à Caen, & je ne sais par quel caprice elle emmena son neveu avec elle.

ARMANDE, *souriant.*

Je m'en doute, moi.

LUCILE.

A peine sont-ils partis, mon père arrive, ne me donne pas le temps de respirer, me fait monter dans sa voiture & ne dit à personne l'endroit où il alloit me conduire.

ARMANDE.

C'est égal : le jeune homme vous trouvera.

LUCILE.

Qui pourra lui dire où je suis?

ARMANDE.

Et laissez donc, les amoureux ont le nez fin.

LUCILE.

Mais si mon père.....

ARMANDE.

Votre père est un homme juste : il vous aime : celui que votre cœur a choisi est un parti convenable, & je serai son avocat. Soyez tranquille.

LUCILE, *l'embrassant.*

Ah! ma bonne, que je vous aime.

SCENE III.

SCENE III.

LUCILE, ARMANDE, LOLIVE, UN GARÇON.

LE GARÇON, *sans être vu.*

HÉ! François? la clef du numéro deux.

ARMANDE, *regardant les numeros.*

Numéro deux! c'est celui que votre père a retenu.

LUCILE.

O ciel!

LE GARÇON, *conduisant Lolive.*

Par ici, s'il vous plaît.

LUCILE, *effrayée.*

On vient!

ARMANDE, *l'emmenant.*

Retirons-nous.

LE GARÇON *entrant avec Lolive.*

Le citoyen Bremont est sorti ; & voilà l'appartement qu'il a choisi pour son gendre. (*Il met la clef à la porte.*)

LOLIVE, *d'un air triste.*

C'est bon.

ARMANDE, *sur sa porte.*

Le futur arrive; il ne faut pas qu'il vous voie : je viendrai seule sonder le terrein, & juger à quel homme nous avons affaire. (*Elles rentrent.*)

SCENE IV.

LOLIVE, LE GARÇON.

LE GARÇON.

LE bourgeois y a fait placer trois males qui sont arrivées de Bordeaux.

LOLIVE, *d'un air triste.*

Fort bien.

LE GARÇON.

Les clefs, enveloppées & cachetées, sont attachées aux males.

LOLIVE.

Vous m'enverrez un commissionnaire.

LE GARÇON.

Dans l'instant. (*Il sort.*)

SCENE V.

LOLIVE, *assis et absorbé*, ROUFFIGNAC *entre pendant que le Garçon est encore sur la scène.*

ROUFFIGNAC, *à part.*

Il me semble reconnoître ce voyageur.

LOLIVE.

Huit jours de recherches infructueuses ne me laissent plus d'espérances; mon pauvre maître a péri.

ROUFFIGNAC, *à part.*

La rencontre seroit heureuse dans ce moment de détresse.

LOLIVE.

Eh! je n'ai pu le secourir!

ROUFFIGNAC, *à part.*

Si je n'ai pas la berlue, c'est lui-même.

LOLIVE.

Comment recevra-t-on ici cette triste nouvelle?

ROUFFIGNAC, *à part.*

Hé, sandis, c'est mon oncle.

LOLIVE.

Comment l'annoncer à son père?

ROUFFIGNAC, *s'avançant.*

O bonheur imprévu! ô rencontre incroyable!

LOLIVE, *appercevant Rouffignac.*

C'est toi, Rouffignac?

ROUFFIGNAC.

Oui, mon cher oncle; c'est moi-même, transporté de satisfaction.

LOLIVE.

Comment as-tu su que je suis ici?

ROUFFIGNAC.

J'arrive à l'instant à Paris; je passe devant cette auberge, je vous vois, je vous reconnois, je vous suis, je vous embrasse, & je nage dans un déluge d'allégresse.

LOLIVE.

Où vas-tu?

ROUFFIGNAC.

Je ne sai.

LOLIVE.

Que viens-tu faire à Paris?

ROUFFIGNAC.

Je l'ignore.

LOLIVE.

Tu as l'air bien sec.

ROUFFIGNAC.

Que voulez-vous? c'est un moment d'orage.

LOLIVE.

Tu as encore fait quelque sottise.

ROUFFIGNAC.

Comme on est prompt à soupçonner la vertu!

LOLIVE.

Je t'avois placé chez un homme riche, pourquoi l'as-tu quitté?

ROUFFIGNAC.

Cet homme avoit le talent de troquer sa probité contre le bien d'autrui; & comme dit fort bien la tragédie:

» *Tu sai que les mortels vertueux ou coupables,*
» *Dans les autres toujours pensent voir leurs semblables.*

LOLIVE.

Ne lui as-tu pas prouvé que tu avois envie de l'imiter?

ROUFFIGNAC.

Non, mais il l'a cru.

LOLIVE.

Et il t'a chassé?

ROUFFIGNAC.

Vous l'avez dit. — Mais il est riche & je suis pauvre.

LOLIVE.

C'est que les mêmes moyens ne produisent pas toujours les mêmes résultats. La probité! mon neveu, la probité!

ROUFFIGNAC.

On dit que la fortune marche si vîte que la vérité a diablement de peine à l'atteindre.

LOLIVE.

Il faut...:

ROUFFIGNAC.

Mais quel heureux hazard vous a conduit à Paris?

LOLIVE, *d'un ton affecté.*

Un grand malheur.

ROUFFIGNAC.

Comment donc?

LOLIVE.

Le vieux général Dérac que je sers depuis plus de vingt-cinq ans, voyant que son fils unique n'avoit nulle inclination pour le mariage, me chargea de faire tomber entre les mains du jeune homme le portrait de celle qu'il lui destinoit, & cela réussit à merveille.

ROUFFIGNAC.

Il devint amoureux de cette miniature.

LOLIVE.

Comme un fou.

ROUFFIGNAC.

C'est excellent.

LOLIVE.

Son père prit un prétexte pour l'envoyer à Paris, le confia à mes soins, & me chargea de le faire arriver aujourd'hui dans cette maison garnie, où le beau-père & la future doivent se trouver.

ROUFFIGNAC.

La rencontre sera plaisante.

LOLIVE.

Malheureusement, elle n'aura pas lieu.

ROUFFIGNAC.

Pourquoi?

LOLIVE.

En passant de Homfleur au Hâvre, notre canot a chaviré, & l'orage avait rendu le ciel si noir qu'il ne me fut pas possible de secourir mon jeune maître.

ROUFFIGNAC.

Comment avez-vous fait pour vous sauver?

LOLIVE.

J'ai été le plus fort nageur de mon temps; j'ai cédé au courant de la marée, & lorsque le ciel s'est éclairci, j'ai joint une barque qui m'a conduit jusqu'à Rouen.

ROUFFIGNAC.

Et les effets?

LOLIVE.

Nous n'avions avec nous qu'une valise pour le voyage: les males de mon maître sont ici.

ROUFFIGNAC.

Comment, ici?

LOLIVE.

Oui, ses habits de noces & les présens destinés à la future sont arrivés par la diligence.

ROUFFIGNAC, *après une courte réflexion.*

Et qu'allez-vous faire à présent?

LOLIVE.

Mon vieux maître m'a donné deux commissions dont il faut que je m'acquitte.

ROUFFIGNAC.

Si je pouvois....

LOLIVE.

Non : voici un paquet qu'il m'a chargé de remettre en secret entre les mains du citoyen Bremont.

ROUFFIGNAC, *avec curiosité.*

Savez-vous ce qu'il contient?

LOLIVE.

Je crois que ce sont des papiers nécessaires pour la conclusion du mariage.

ROUFFIGNAC, *à part.*

Bon.

LOLIVE.

Ceci est une lettre peu importante.

ROUFFIGNAC.

Je la porterez, si vous voulez.

LOLIVE.

Non : j'ai demandé un commissionnaire. Ce paquet-ci est pour un intime ami de mon vieux maître ; mais il est à Versailles, & je ne sai si je puis confier ce dépôt...

ROUFFIGNAC, *saisissant l'occasion.*

Mon cher oncle, voulez-vous me permettre de vous donner un bon conseil.

LOLIVE.

Voyons.

ROUFFIGNAC.

Annoncer une mauvaise nouvelle est une triste commission. Dans le premier mouvement, on peut vous reprocher la mort du jeune homme en termes injurieux. Evitez ce désagrément.

LOLIVE.

De quelle manière ?

ROUFFIGNAC.

Allez vous-même porter à Versailles cette lettre importante : moi, je reste ici ; je parle en votre nom ; je raconte le fait, & j'essuie la bourasque.

LOLIVE, *allant s'asseoir.*

Laisse-moi un peu réfléchir à cela.

ROUFFIGNAC, *à part.*

Le faire partir seroit un coup de maître.

LOLIVE, *à part.*

Le citoyen Bremont est sorti.

ROUFFIGNAC, *à part.*

La circonstance est favorable.

LOLIV *à part.*

Je charge le maître de cette auberge de lui donner ce paquet.

ROUFFIGNAC, *à part.*

J'endosse les habits de noces.

LOLIVE, *à part.*

Il le recevra en rentrant.

ROUFFIGNAC, *à part.*

Je me présente à la future.

LOLIVE, *à part.*

Je charge mon neveu de raconter la chose.

ROUFFIGNAC, *à part.*

Je charme ses yeux & son cœur.

LOLIVE, *à part.*

Je pars pour Versailles.

ROUFFIGNAC, *à part.*

Je presse la conclusion.

LOLIVE, *à part.*

Je remets moi-même cette lettre.

ROUFFIGNAC, *à part.*

Je palpe la dot.

LOLIVE, *à part.*

Je trouve un protecteur.

ROUFFIGNAC, *à part.*

J'épouse le fille.

LOLIVE, *à part.*

A mon retour...

ROUFFIGNAC, *à part.*

Le mariage fait....

LOLIVE, *à part.*

Tout sera calmé...

ROUFFIGNAC, *à part.*

Tout sera conclu...

LOLIVE, *à part.*

Et je verrai venir.

ROUFFIGNAC, *à part.*

Et vogue la galère.

LOLIVE, *se levant.*

Rouffignac?

ROUFFIGNAC, *s'approchant de lui.*

Mon oncle.

LOLIVE.

Je pars pour Versailles.

ROUFFIGNAC.

C'est prudent.

LOLIVE.

Reste ici.

ROUFFIGNAC.

Je reste.

LOLIVE.

Fais-toi servir à dîner.

ROUFFIGNAC.

Je n'y manquerai pas.

LOLIVE.

Et n'oublie rien en racontant mon aventure.

ROUFFIGNAC.

Soyez tranquille : à votre retour, vous trouverez de la besogne bien faite.

LOLIVE.

Adieu, Rouffignac.

ROUFFIGNAC.

Adieu, mon cher oncle. (*à part en entrant.*) O fortune, je te tiens.

SCENE VI.

LOLIVE, ARMANDE, *qui a regardé de temps en temps.*

ARMANDE, *à part.*

LE voilà seul, enfin.

LOLIVE.

LOLIVE, *s'en allant.*

Allons : le citoyen Bremont pourroit rentrer....

ARMANDE, *l'arrêtant.*

Pardon si je vous arrête ; mais il me semble que vous avez nommé le citoyen Bremont.

LOLIVE.

Vous ne vous êtes pas trompée.

ARMANDE.

Je suis gouvernante de sa maison, & de plus femme de confiance.

LOLIVE.

Ah! tant mieux : vous pourrez me rendre un service.

ARMANDE.

Très-volontiers : êtes-vous de la compagnie du futur?

LOLIVE.

Je suis le valet-de-chambre de son père. Ce brave homme, ami intime de votre maître, m'a chargé de lui remettre en secret ce paquet : comme je parts à l'instant pour Versailles, je ne puis confier ce dépôt en de plus sûres mains.

ARMANDE.

Soyez bien tranquille. — Mais à votre tour, vous voudrez bien me donner quelques renseignemens.

LOLIVE.

Pardon : je n'ai pas une minute à perdre. — Où prend-on les voitures de Versailles?

ARMANDE.

Descendez par le petit escalier, vous trouverez le bureau en face.

LOLIVE.

Bien obligé.

ARMANDE.

Où est votre maître, maintenant?

LOLIVE, *se couvrant le visage.*

Vous le saurez trop tôt.

(Il sort par le petit escalier.)

SCENE VII.

ARMANDE, DERAC, UN POSTILLON, LE GARÇON, entrant par la grande porte.

ARMANDE.

Que veut dire ce ton pleurard?

DERAC, avec la plus grande vivacité.

C'est bien ici?

LE POSTILLON.

Oui, vous dis-je.

DERAC.

Dans cet hôtel?

LE POSTILLON.

Puisque c'est moi qui les ai amené cette nuit.

DERAC.

Un homme âgé?

LE POSTILLON.

Et une jeune demoiselle.

ARMANDE, à part.

Ne seroit-ce pas là notre amoureux?

DERAC, au Garçon.

Mon ami, il me faut une chambre.

LE GARÇON.

Et s'il n'y en a pas?

DERAC.

Il m'en faut une à quelque prix que ce soit : va le dire à tes maîtres.

LE GARÇON.

Mais.....

DERAC.

Va, va : voilà six francs pour ta commission.

LE GARÇON, s'en allant.

Ah! j'y vas.

DERAC, *au Postillon.*

Où les a-t-on placés ?

LE POSTILLON.

Dans cette chambre : c'est moi qui a aidé à porter les effets.

ARMANDE, *à part.*

C'est lui !

DERAC, *appellant vivement.*

Hé ! garçon ?

LE GARÇON, *revenant.*

Citoyen ?

DERAC.

Tiens, voilà douze francs, & tâche que ma chambre donne dans cette pièce.

LE GARÇON, *s'en allant.*

Je tâcherai.

ARMANDE, *à part.*

Allons vite avertir Lucile. (*Elle rentre.*)

DERAC, *au Postillon, lui donnant de l'argent.*

Voilà pour toi, & reste là bas jusqu'à ce que je sois bien sûr que tu ne t'es pas trompé.

LE POSTILLON.

Cela suffit. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

DERAC *Seul.*

Je meurs d'impatience ! Lucile est, dit-il, dans cet appartement ? Je brûle de m'éclaircir ; mais je crains de la compromettre.... On ouvre.

SCENE IX.

ARMANDE, LUCILE, DERAC.

DERAC.

C'EST elle!

LUCILE.

Ah! Derac.

DERAC.

Ma chère Lucile!

ARMANDE.

Les pauvres enfans!

LUCILE.

Mais comment avez-vous pu me retrouver si-tôt?

DERAC.

Il y avoit dix heures que vous étiez partie, lorsque nous arrivâmes de Caen : on m'instruit de mon malheur. Je cours à la poste : j'interroge, je prie; je presse. Le postillon qui vous avoit conduite m'indique votre route; je monte à cheval; je vole sur vos traces, & l'amour ne m'a point permi de m'égarer.

LUCILE.

Vous ne savez pas combien nous sommes à plaindre.

DERAC.

Comment?

LUCILE.

Mon père veut me marier.

ARMANDE, *vivement.*

Rassurez-vous, jeune homme; votre empressement me plaît : j'aime les amans expéditifs, & je vous prends sous ma protection.

DERAC.

Que de grace!

LUCILE.

Ma chère bonne!

SCENE X.

LES MÊMES, BREMONT, *dans le fond.*

BREMONT, *à part.*

Il est ici ?

ARMANDE.

Il faut de la prudence.

BREMONT.

On m'a dit là bas que le valet-de-chambre étoit arrivé seul. (*Il avance doucement et écoute*).

ARMANDE.

Son père nous a tenu ce matin des discours mystérieux; il a parlé d'une entrevue inopinée, d'une surprise bien agréable; il faut lui en ménager une autre. Cachons-lui votre arrivée.

BREMONT, *se montrant tout-à-coup.*

A quoi bon ce mystère ? (*à Derac.*) Embrassez-moi, mon cher enfant. (*à Armande.*) Ne pas m'instruire de son arrivée! Belle cachotterie. (*à Derac.*) J'avoue que j'aurais voulu être témoin de votre surprise. (*Le considérant*) Oh! comme il ressemble à son père!

ARMANDE, *bas à Derac.*

Il vous prend pour le futur.

BREMONT, *riant.*

Hé bien? êtes-vous fâché du tour?

DERAC, *ne comprenant pas.*

Du tour ?

BREMONT.

Nous en avions prévu l'effet. (*à Lucile.*) Viens ici, toi. (*Il la mène au coin du théâtre.*)

DERAC, *bas à Armande.*

Qu'est-ce que cela signifie ?

ARMANDE, *de même.*

Il vous prend pour son gendre.

DERAC, *de même.*

Pour son gendre!

ARMANDE, *de même.*

Laissez-moi faire.

BREMONT, *bas à sa fille.*

Tu le trouves donc aimable?

LUCILE, *de même.*

Oh! bien aimable.

BREMONT.

Et tu consens à l'épouser?

LUCILE.

De tout mon cœur.

DERAC, *bas, à Armande.*

En prolongeant son erreur....

ARMANDE, *bas à Derac.*

Vous en profiterez.

DERAC, *de même.*

Mais...

ARMANDE, *voyant Bremont s'approcher.*

Silence.

BREMONT *à Derac.*

Allons, mon gendre, la main.

DERAC.

L'honneur m'oblige...

ARMANDE, *bas à Derac.*

Taisez-vous.

DERAC.

Je dois vous avertir....

BREMONT, *riant.*

Que le bon homme vous avoit mis au fait en partant? je m'en doutois: il est trop franc pour garder un secret. Mais il n'y a pas grand mal, puisque vous vous plaisez mutuellement & que cela ne change rien à nos projets.

DERAC.

Il faut...

ARMANDE, *lui coupant la parole.*

Terminer à l'instant même, n'est-ce pas?

BREMONT.

Elle a raison : hem, qu'en dites-vous?

DERAC.

Mais...

ARMANDE, *bas à Derac.*

Profitez de son erreur.

BREMONT.

J'avois dit au notaire de tenir le tout prêt pour demain ; mais je retourne chez lui, & je le ramène avec le contrat.

DERAC.

Ah! si vous saviez!...

BREMONT.

Combien vous êtes content? je m'en doute. Restez auprès de votre femme, faites tous deux connoissance. — Adieu, ma fille; adieu, mon gendre. — Je serai bientôt de retour. (*Il remonte le théâtre.*)

ARMANDE, *bas à Derac.*

Laissez-le aller.

DERAC.

Quoi! vous voulez que j'abuse de sa bonne-foi?

ARMANDE.

Avez-vous cherché à le tromper?

DERAC.

Cela ne suffit pas.

ARMANDE.

Paix, il revient.

BREMONT, *revenant.*

J'oubliois une chose importante : le cher papa m'a mandé dans sa dernière, qu'il avoit chargé son valet-de-chambre de me remettre à votre insçu un paquet qui contient des papiers absolument nécessaires pour dresser le contrat. A présent que tout est éclairci, il peut me le donner devant vous. — Où est-il?

DERAC.

Quoiqu'il puisse m'en coûter, je ne trahirai point la vérité. — Ce n'est pas moi...

ARMANDE, *l'interrompant.*

Sans doute, ce n'est pas lui qu'on a chargé de ce paquet; c'est son valet-de-chambre.

DERAC, *étonné.*

Mon valet-de-chambre!

ARMANDE, *à Bremont.*

Oui, il me l'a remis pour vous le donner en secret, & le voilà.

BREMONT, *ouvrant le paquet.*

C'est bon. Voyons ce qu'il contient.

DERAC, *bas à Armande.*

Quels sont ces papiers?

ARMANDE, *bas.*

Taisez-vous.

LUCILE, *bas à Derac.*

Laissez-la faire.

DERAC, *bas.*

Il va découvrir le mensonge, & je serai couvert de confusion.

ARMANDE, *se fâchant.*

Laissez-vous conduire, ou je vous abandonne.

LUCILE, *bas à Derac.*

Ne la fâchez pas.

BREMONT, *séparant quelques papiers.*

Voilà les papiers qui me sont nécessaires. Mais votre père est fou!

DERAC, *étonné.*

Mon père?

BREMONT.

Oui, sans doute: de quoi s'avise-t-il de m'envoyer votre argent.

DERAC, *de même.*

Mon argent, à moi?

BREMONT.

BREMONT.

Oui : cinquante mille écus en billets au porteur. Tenez, tenez, vous êtes assez raisonnable pour en disposer à votre gré. — Prenez.

DERAC.

Non, certainement.

BREMONT.

Comment, non?

DERAC, *refusant.*

Je ne puis, ni ne dois.

BREMONT.

Hé bien oui? Moi qui déteste les affaires, j'irai me charger de celle des autres? Oh! non pas, s'il vous plaît. — Je viens de toucher deux cent mille francs : ils sont dans ce porte-feuille : c'est la dot de ma fille. Prenez, tout cela est à vous. (*Il se tourne vers sa fille en tendant les effets à Derac.*) Hé bien, mon enfant, est-tu contente?

LUCILE, *l'embrassant.*

Ah! mon père.

ARMANDE, *bas à Derac.*

Prenez donc.

DERAC, *de même.*

Jamais.

ARMANDE, *prenant les papiers pendant que Lucile embrasse son père.*

Ah! quel homme.

BREMONT, *à Lucile.*

Ce soir, il sera ton mari.

LUCILE.

Ce soir?

DERAC.

Mon cœur est pénétré de vos bontés : mais....

BREMONT, *l'interrompant.*

Allons, embrassez votre femme.

DERAC.

Il faut.....

ARMANDE.

Hé bien? ne va-t-il pas se faire prier? Embrassez donc, puisqu'on vous le permet.

DERAC, *embrassant Lucile.*

Mademoiselle ! . . .

BREMONT, *les regardant avec plaisir.*

Ces chers enfans ! — Adieu, je vous laisse ensemble.

DERAC.

Mais. . . .

BREMONT, *s'en allant.*

A ce soir, à ce soir.

SCENE XI.

ARMANDE, DERAC, LUCILE.

ARMANDE.

Avez-vous perdu la tête?

DERAC.

Non.

ARMANDE.

Vous êtes donc. . . .

DERAC.

Je suis honnête homme.

ARMANDE.

Eh! qui vous dit de ne pas l'être? Ne pouvez-vous, sans manquer à la probité, profiter d'un hasard favorable?

LUCILE.

Elle a raison.

DERAC.

A quoi cela nous menera-t-il?

ARMANDE.

A tout. Vous êtes sûr du cœur de votre maîtresse; vous avez entre les mains sa dot & le bien de votre rival. Que diantre! avec autant d'avantage. . .

SCENE XII.

LES MÊMES, FRANÇOIS, *essoufflé et suant.*

FRANÇOIS, *à Derac.*

MONSIEUR ? me v'là.

DERAC.

Que voulez-vous ?

FRANÇOIS, *riant bêtement.*

Moi ?

DERAC.

Vous.

FRANÇOIS.

Tout ce que Monsieur voudra ; ce n'est pas à moi à commander.

DERAC.

Qui êtes-vous ?

FRANÇOIS.

Pardi, je suis moi.

ARMANDE, *brusquement.*

Comment t'apelle-tu ?

FRANÇOIS.

François.

ARMANDE.

Que viens-tu faire ici ?

FRANÇOIS.

Vous devez le savoir mieux que moi.

ARMANDE.

Comment veux-tu que je le sache, imbécille ?

FRANÇOIS.

Tiens !.. vous êtes bien familière : est-ce que vous me connoissez pour me parler comme ça ?

ARMANDE, *vivement.*

Qui est-tu ?

FRANÇOIS, *se fâchant peu à peu.*

Commissionnaire.

ARMANDE, *plus fort.*

Que veux-tu ?

FRANÇOIS, *de même.*

Des commissions.

ARMANDE, *encore plus fort.*

Pour qui ?

FRANÇOIS, *de même.*

Pour de l'argent.

ARMANDE, *plus fort.*

On n'a pas besoin de toi.

FRANÇOIS, *de même.*

Je vous dis que ci ! — C'est que je suis colère, moi !

ARMANDE, *le repoussant.*

Veux-tu nous laisser tranquille ?

FRANÇOIS.

Comme vous êtes rudoyeuse, donc !

ARMANDE.

Rentrons, & laissons là cet animal.

(Ils rentrent tous les trois chez Lucile.

SCENE XIII.

FRANÇOIS *Seul.*

ANIMAL ! comme ça vous traite un chrétien. — Mais je suis venu ici pour faire une commission. — Il m'en faut une déjà. — Je m'en vais frapper à toutes les portes que je va trouver.

(Il va frapper fortement et avec colère.)

SCENE XIV.

FRANÇOIS, ROUFFIGNAC, *paré.*

ROUFFIGNAC, *ouvrant sa porte.*

Hé! qui diable frappe ainsi à ma porte?

FRANÇOIS.

Monsieur, c'est qu'on m'a fait venir pour faire une commission, & qu'on ne veut pas m'en donner. — Ça ma mis en colère furieusement.

ROUFFIGNAC.

C'est moi qui vous ai fait demander.

FRANÇOIS.

En ce cas, v'la que me v'la décoléré. (*Il s'essuie.*)

ROUFFIGNAC.

Tu as bien chaud.

FRANÇOIS.

C'est que je viens de faire une course, ous-ce que j'ai eu un petit accident.

ROUFFIGNAC.

Comment?

FRANÇOIS.

On m'avoit donné une lettre à porter dans la rue d'Enfer : & j'avois mal entendu, j'ai été dans la rue Saint Antoine, tout en haut.

ROUFFIGNAC.

Rue Saint Antoine, pour rue d'Enfer.

FRANÇOIS.

Dam ; quand les mots se ressemblent, on se trompe.

ROUFFIGNAC.

Quelle ressemblance!

FRANÇOIS.

Je suis venu reporter la lettre à celui qui me l'avoit donnée, afin qu'il me lise l'adresse.

ROUFFIGNAC.

Tu ne pouvois pas la faire lire par le premier venu ?

FRANÇOIS.

Je n'y ai pas pensé du tout. — Ça, c'est bin vrai. — Ce citoyen aussi s'est fâché. — Il m'a répété par plusieurs fois : « *Au Citoyen* GUEULARD, *Avocat, au Café, rue d'Enfer.* » Dépêche-toi : c'est pressé. V'la que je prends mes jambes à mon cou & que je parts ; mais quand je me suis trouvé là, j'ai été bin embarrassé.

ROUFFIGNAC.

Pour quoi ?

FRANÇOIS.

Il y avoit deux cafés vis-à-vis l'un de l'autre.

ROUFFIGNAC.

Hé bien ?

FRANÇOIS.

Comme on m'avoit bien recommandé de ne pas me tromper. Je n'ai pas été bête, allez.

ROUFFIGNAC.

Qu'as-tu fait ?

FRANÇOIS.

Je suis revenu ici demander à ce citoyen s'il falloit entrer à droite ou à gauche.

ROUFFIGNAC.

Quelle précaution.

FRANÇOIS.

Hé bien, vous ne le croirez pas ; mais c'est bien vrai pourtant.

ROUFFIGNAC.

Quoi.

FRANÇOIS.

Il a repris sa lettre de la main gauche : il m'a donné un soufflet de la main droite, & avec un coup de pied dans le ventre, il m'a fait asseoir dans la boue. Voyez plutôt comme je suis encore tout crotté.

ROUFFIGNAC.

Fi donc, malhonnête.

FRANÇOIS.

Eh bien, v'la pourtant tout ce que j'ai reçu pour ma commission.

ROUFFIGNAC, *à part.*

Il me vient une idée : j'ai tiré d'une mâle un habit de jocquet. — Ce drôle est ingénu ; il croira facilement tout ce que je lui dirai, & sa sottise pourra me devenir utile.

FRANÇOIS, *à part.*

Comment peut-on se parler tout seul comme ça. — C'est bête.

ROUFFIGNAC.

Dis-moi, mon ami, as-tu servi ?

FRANÇOIS.

Ah mon dieu oui, citoyen.

ROUFFIGNAC.

Servi dans quelques grandes maisons ?

FRANÇOIS.

Oui, citoyen, & bin grande même.

ROUFFIGNAC.

Chez qui ?

FRANÇOIS.

Chez la fabrique de porcelaine de Séve.

ROUFFIGNAC.

Et tu appelle cela une grande maison ?

FRANÇOIS.

Pardi, si celle-là n'est pas grande, comment vous les faut-il ?

ROUFFIGNAC.

Quand je dis grande maison, j'entends une maison montée comme jadis celle des seigneurs.

FRANÇOIS.

J'ai servi aussi chez un chérugien : mais je n'y ai pas resté long-temps.

ROUFFIGNAC.

Pour quoi ?

FRANÇOIS.

Il n'y avoit rien de réglé dans cette maison : je n'y pouvois jamais manger à ma soif ; on dînoit quelques fois à deux heures, & puis à quatre, & puis à six : on auroit fini par ne dîner que demain.

ROUFFIGNAC.

Cela ne t'a pas convenu, & tu as demandé ton congé?

FRANÇOIS.

Je l'ai pris & tout de suite, que j'dis. — J'entrai pour lors au service de quatre Citoyens qui peinturoient ces petites marionnettes qu'on fait à Sève, vous savez bin.

ROUFFIGNAC.

Oui, oui : eh bien, ensuite.

FRANÇOIS.

Oh, allez, j'étois bin content avec eux. Ils me fesoient toujours quelques niches : nous rions comme des bossus. Mais, malheureusement un jour que la nuit étoit venue, je voulus porter plusieurs de leurs brimbôrions à la fois, pour ne faire qu'un voyage. — *Patatras!* mon pied s'accrochit & je tomba. Ils m'ont bien bat'u & m'ont chassé. Dam! quand j'ai vu qu'on me mettoit à la porte, j'ai voulu m'en aller; & pour ne plus m'exposer à être rossé, je me suis fait commissionnaire : mais ça n'y fait rien du tout; il n'y a pas de jour que je n'attrape queuque taloche, mais je n'y pense pu.

ROUFFIGNAC.

Je vois que tu es encore tout neuf; mais n'importe : veux-tu entrer à mon service?

FRANÇOIS.

Pourquoi pas, citoyen; quand on est sans place on prend ce qu'on trouve.

ROUFFIGNAC.

Qu'appelles-tu? ce qu'on trouve! C'est la fortune qui te sourit. — D'abord, je n'aime point le changement.

FRANÇOIS.

Pardi, nous sommes bin de la même pâte; & je vous promet bien de ne jamais vous quitter, à moins que je ne trouve une meilleure condition.

ROUFFIGNAC.

C'est honnête.

FRANÇOIS.

Dame ma mère m'a toujours dit : *François, il ne faut jamais mentir*, & c'est ce que je veux faire.

ROUFFIGNAC.

ROUFFIGNAC.

A la bonne heure. Je vais d'abord t'apprendre sur quel piod tu vas entrer chez moi.

FRANÇOIS.

J'espère bien y entrer sur tous les deux.

ROUFFIGNAC.

Je te donnerai cinquante écus de gage.

FRANÇOIS.

Vous m'en donneriez le double que je le prendrois.

ROUFFIGNAC.

Tu sera nourri de ma desserte.

FRANÇOIS.

Je n'ai jamais mangé de cela.

ROUFFIGNAC.

Des restes de ma table.

FRANÇOIS.

Oh! c'est bon!

ROUFFIGNAC.

Sois exact, économe & sincère, & je ferai ton bonheur.

FRANÇOIS.

Oh! pour extalte, ça! .. je fais toujours tout ce qu'on me dit, à moins que je ne l'oublie. — Mais ne faut pas me gonder, parce que j'ai des colères! C'est plus fort que moi. — Pour économe, je sais bien qu'il faut penser à l'avenir. — On est jeune : on peut trouver une fille qui plaise; on prend un état parfait : il vient de petits marmots, & un honnête homme doit toujours amasser quelque chose pour assurer un morceau de pain à ses ancêtres.

ROUFFIGNAC.

Dis donc à ses descendans.

FRANÇOIS.

C'est toujours de la même famille.

ROUFFIGNAC.

Entre dans cette chambre, tu trouveras sur une chaise un habit de jocquet : habille-toi promptement, & reviens prendre mes ordres; je reste ici pour ne pas manquer le beau-père.

FRANÇOIS.

Ah! ça ne sera pas long, car je suis bin leste.
(Il se retourne, heurte, tombe et entre au N° 2.)

SCENE XV.

ROUFFIGNAC, *Seul.*

Ce drôle est justement mon affaire; je lui ferai croire tout ce que je voudrai : il en parlera aux gens du beau père, qui en instruiront la future; & dans la crainte de perdre un mari tel que moi, on pressera la signature: j'épouserai ce soir même, & quand mon oncle arrivera, s'il se fâche, je lui dirai : *J'ai fait fortune par ma femme.* Combien y a-t-il de gens ici qui n'ont pas d'autres revenus. — Courage, Rouffignac. — Quand j'étalai mes graces devant la fortune, elle fut aveugle. Quand je voulus la séduire par mon esprit, elle fut sourde. Aujourd'hui je vais la saisir au toupet, puissai-je ne pas la trouver chauve.

SCENE XVI.

FRANÇOIS, ROUFFIGNAC.

FRANÇOIS, *avec l'habit de jocquet et une longue culotte.*

Me v'la, citoyen, est-ce que je ne suis pas bien recalé?

ROUFFIGNAC.

Pourquoi as-tu mis cette culotte? ce n'est pas celle de l'habit.

FRANÇOIS.

Hé bien, citoyen, ce n'est pas ma faute, je ne l'ai pas trouvée.

ROUFFIGNAC.

Est-ce que tu est paresseux pour chercher?

FRANÇOIS.

Paresseux! hé bien oui : c'est bien moi qui suis un

paresseux. Allez voir, j'ai défait les trois males; j'ai tout jetté par la chambre, & j'ai tant éparpillé ça, que j'ai été obligé de marcher dessus pour trouver celle-ci.

ROUFFIGNAC.

Comment diable.

FRANÇOIS.

Ne vous fâchez pas, je remettrai tout comme il faut.

ROUFFIGNAC.

Je vais voir cela. — Ecoute très-attentivement & souviens-toi bien de ce que je vais te dire.

FRANÇOIS.

O soyez bien tranquille.

ROUFFIGNAC.

Je ne veux pas que tu paroisse entrer à mon service d'aujourd'hui.

FRANÇOIS.

Ah! pardi, mes gages courrons d'hier si vous voulez.

ROUFFIGNAC.

Il est bon que tu saches à qui tu as l'honneur d'appartenir.

FRANÇOIS.

C'est bin juste: comment est-ce qu'on vous nomme?

ROUFFIGNAC.

Je m'appelle *DERAC*, possesseur des terres d'*Aubignac*, *Serignac*, *Casagnac*.

FRANÇOIS.

Ah! que de *gnacs*.

ROUFFIGNAC.

Lorsque les propos que je tiendrai devant la compagnie te surprendront, ne le fais jamais appercevoir.

FRANÇOIS.

C'est entendu.

ROUFFIGNAC.

Ne prends pas garde à ce que je dis.

FRANÇOIS.

Je ne prends pas garde à ce que vous dites.

ROUFFIGNAC.

Souviens-t'en bien.

FRANÇOIS.

Je ne prends pas garde à ce que vous dites : c'est bon.

ROUFFIGNAC.

En attendant le retour du beau-père, tu vas frapper à cette porte, & tu demandera si la jeune personne que je viens épouser veut bien m'accorder l'honneur de lui présenter mon respect.

FRANÇOIS.

C'est dit.

ROUFFIGNAC.

Je vais prendre mon chapeau & mon épée, & tu viendra m'avertir. Va. (*Il rentre.*)

FRANÇOIS.

V'la que je parts.

SCENE XVII.

FRANÇOIS *Seul.*

Me v'la donc propre encore une fois ! Faut bien faire ma commission. — Comment a-t-il dit, donc ? Je crois que m'y v'la. « *Mon maître prie la jeune personne » de lui accorder l'honneur de lui présenter son respect* ». C'est ça. (*Il frappe à la porte.*)

SCENE XVIII.

FRANÇOIS, ARMANDE.

ARMANDE, *brusquement.*

Que voulez-vous ?

FRANÇOIS.

Je veux. . . .

ARMANDE, *plus durement.*

Parlez donc.

FRANÇOIS, *troublé.*

Attendez que je me souvienne. — C'est la jeune demoiselle qui prie mon maître de lui accorder le respect de lui présenter son honneur.

ARMANDE.

Quest-ce que vous dites ?

FRANÇOIS, *se fâchant.*

Vous m'embrouillez, vous.—C'est à la jeune demoiselle que je veux parler.

ARMANDE.

De quelle part ?

FRANÇOIS.

De son futur.

ARMANDE.

Je vais le trouver.

FRANÇOIS, *l'arrêtant.*

Hé non ; c'est la demoiselle qu'il veut.

ARMANDE, *voulant passer.*

Laissez donc.

FRANÇOIS, *s'y opposant.*

Vous n'entrerez pas.

ARMANDE.

Hé bien, c'est moi qui suis la demoiselle.

FRANÇOIS, *très-etonné.*

Vous !

ARMANDE.

Moi-même : qu'avez-vous tant à me regarder ?

FRANÇOIS, *la regardant avec surprise.*

Vous êtes la jeune demoiselle ?

ARMANDE.

Oui.

FRANÇOIS.

Ne vous trompez-vous pas ?

ARMANDE.

Comment ?

FRANÇOIS.

N'êtes-vous pas madame votre mère ?

ARMANDE.

Tiens, je suis ma mère, à présent.

(*Elle va frapper à la porte.*)

FRANÇOIS.

C'est ça qu'il va épouser? ah! bon dieu! je n'ai jamais vu de jeune demoiselle aussi vieille que celle-là.

SCENE XIX.

LES MÊMES, ROUFFIGNAC.

ROUFFIGNAC, *à Armande.*

QUE voulez-vous, mademoiselle?

ARMANDE.

Je suis...

FRANÇOIS.

La vieille jeune demoiselle que vous allez épouser.

ARMANDE.

Insolent.

ROUFFIGNAC.

A qui ai-je l'honneur de parler?

ARMANDE.

Le citoyen Bremont a confié sa fille à mes soins, &c...

FRANÇOIS.

Je savois bien, moi...

ROUFFIGNAC, *à François.*

Paix. (*à Armande.*) Je rends grâce à la fortune, qui me procure le plaisir de faire connoissance avec une personne aussi respectable que spirituelle & aussi belle que gracieuse.

ARMANDE.

Citoyen...

ROUFFIGNAC.

Je vous ai apperçue en arrivant; & votre seule présence m'a inspiré une confiance, une vénération.

ARMANDE.

De grace...

ROUFFIGNAC, *à François.*

L'Espérance ?

FRANÇOIS, *regarde autour de lui pour savoir à qui veut parler Rouffignac.*

Qu'est-ce donc qu'il appelle ?

ROUFFIGNAC.

Viens donc ici.

FRANÇOIS.

Moi ? ce n'est pas là mon nom, je m'appelle François.

ROUFFIGNAC, *lui faisant des signes.*

Je le sai bien.....

FRANÇOIS.

Vous le savez, est-ce que je vous l'ai dit ?

ROUFFIGNAC, *bas à François.*

Fais ce que je t'ai ordonné.

ARMANDE, *à part.*

C'est le petit commissionnaire.

FRANÇOIS, *à part.*

Je ne m'en souviens plus, moi.

ROUFFIGNAC, *lui faisant des mines.*

N'ai-je pas fait l'éloge le plus brillant de cette charmante citoyenne ?

FRANÇOIS.

Est-ce que je sai ça, moi.

ROUFFIGNAC, *à Armande.*

Il ignoroit que je parlois de vous.

FRANÇOIS.

Vous ne m'avez parlé de personne.

ROUFFIGNAC.

J'oubliois qu'il étoit sorti : en arrivant je lui ai donné tant de commissions !

FRANÇOIS.

Je n'en ai fait que deux aujourd'hui, & vous savez comment on m'a payé la dernière.

ROUFFIGNAC, *bas.*

Te tairas-tu.

ARMANDE.

Ma maîtresse voudroit...

ROUFFIGNAC.

Votre maîtresse! du fond de la Russie à l'extrêmité du Japon.... Aucune femme du monde ne sera plus heureuse que la mienne. Les parfums du Liban, les diamans du Mogol, l'or du Perou, tout sera réuni pour ma dulcinée.

ARMANDE.

Je crains bien...

ROUFFIGNAC.

La dépence ? ma fortune est inépuisable. (*à François*) N'est-il pas vrai ?

FRANÇOIS.

Dam! je n'ai pas encore vu de quelle couleur est votre argent.

ROUFFIGNAC.

J'ai fait appeller le bijoutier, le tapissier, le marchand de glaces...

FRANÇOIS.

Ah! pour le marchand de glaces, c'est vrai, ça.

ROUFFIGNAC, *bas.*

Veux-tu te taire, bourreau? souviens-toi donc de ce que je t'ai dit.

FRANÇOIS, *de même.*

Ah! m'y v'là : dites ce que vous voudrez à c'l'heure.

ROUFFIGNAC.

Le banquier a-t-il apporté les cinquante mille francs que je lui ai demandé pour mes menues dépenses ?

FRANÇOIS, *d'un ton serieux.*

Je ne prends pas garde à ce que vous dites.

ROUFFIGNAC.

Vous n'êtes guère poli avec votre maître.

FRANÇOIS.

Je ne prends pas garde à ce que vous dites.

ROUFFIGNAC.

Il a de petits accès de folie... Entrons chez votre maîtresse.

ARMANDE.

ARMANDE, *l'arrêtant.*

Ecoutez moi.

ROUFFIGNAC, *voulant entrer.*

Mon impatience ne me permet pas de différer le moment de la voir.

ARMANDE, *s'y opposant.*

Restez. . .

ROUFFIGNAC.

Mon ardent amour. . . . .

ARMANDE.

Restez, vous dis-je; je vais vous l'amener, elle vous dira elle-même ce qu'elle m'avoit chargée de vous apprendre. (*à part en sortant.*) Il y a ici quelque chose d'extraordinaire.

SCENE XX.

FRANÇOIS, ROUFFIGNAC.

FRANÇOIS, *content de lui-même.*

Hé bien? est-ce que je n'ai pas bien fait?

ROUFFIGNAC.

Animal?

FRANÇOIS.

Comment donc!

ROUFFIGNAC.

Est-ce là, ce que je t'avois recommandé?

FRANÇOIS.

Je ne m'en suis pas souvenu d'abord, mais après j'ai bien été.

ROUFFIGNAC.

Bien été?

FRANÇOIS.

J'ai toujours dit : *Je ne prends pas garde à ce que vous dites.*

ROUFFIGNAC.

Hé! ce n'est pas cela.

FRANÇOIS.

Bah!

ROUFFIGNAC.

Il ne faut jamais me démentir, au contraire; il faut

appuyer ce que j'avance; & lorsque je dis du bien de moi, il en faut dire deux fois davantage, afin qu'on me croie trop modeste.

FRANÇOIS.

Je ne savais pas ça, moi.

ROUFFIGNAC.

Me comprends-tu à présent?

FRANÇOIS.

Pardi! sûrement bin qu'oui.

ROUFFIGNAC.

On vient, prends garde à toi.

FRANÇOIS.

M'y v'la.

SCENE XXI.

ROUFFIGNAC, FRANÇOIS, LUCILE, ARMANDE.

ARMANDE, *à Derac qu'on ne voit pas.*

RESTEZ-LA : ne paroissez point, & laissez-nous faire.

LUCILE.

Je tremble.

ARMANDE.

Allons, allons; du courage.

ROUFFIGNAC, *voyant Lucile.*

Ciel! que vois-je? c'est un ange.

FRANÇOIS.

Un ange! c'est un paradis tout entier.

ROUFFIGNAC.

Charmante personne, recevez mes hommages & permettez-moi de vous dire que je ne conçois pas comment votre conscience vous laisse vivre en repos, ayant tant de restitution à faire.

LUCILE.

Moi?

ROUFFIGNAC.

Vous-même : vos lèvres ont dérobé le vermeil du corail; vos dents, la blancheur de l'albâtre; & votre

teint s'est emparé des roses & des lys dont la déesse Flore embellissoit les jardins de Paphos.

FRANÇOIS.

Bah! si on l'avoit laissé faire, elle auroit emporté tout le potager.

ROUFFIGNAC.

Chef-d'œuvre céleste....

LUCILE.

Elevée à la campagne, ce langage recherché...

ROUFFIGNAC.

Hé bien, avec la simplicité, Candide qui fait la base de mon caractère, je vous avouerai que mon cœur est à vous depuis long-temps.

FRANÇOIS.

Depuis trente ans passé.

ROUFFIGNAC.

Votre portrait a troublé ma raison; & sans savoir si l'original existoit, j'ai quitté la réalité pour la chimère; car je vous avoue qu'avant de vous connoître j'ai aimé une femme....

FRANÇOIS.

Une? plus de vingt depuis six mois.

ROUFFIGNAC, *bas.*

Paix....

ARMANDE.

Ah! vous avez donc une maîtresse? Hé bien, Lucile.

ROUFFIGNAC.

Lui ressemble infiniment, en beau.

FRANÇOIS.

Qui a vu l'une voit l'autre.

ROUFFIGNAC.

Elle a quelques années de plus que mademoiselle.

FRANÇOIS.

Plus de quarante.

ROUFFIGNAC.

Paix donc. Elle est moins grande.

FRANÇOIS.

Pas plus haute qu'un mètre.

ROUFFIGNAC.

Elle n'a pas cette démarche élégante.

FRANÇOIS.

Elle est boiteuse.

ROUFFIGNAC.

Veux-tu te taire, donc.

SCENE XXII.

LES MÊMES, BREMONT.

BREMONT, *donnant sa canne et son chapeau à Armande.*

ME voici de retour enfin.

LUCILE, *fuyant.*

Mon père! je me retire.

SCENE XXIII.

ROUFFIGNAC, ARMANDE, BREMONT, FRANÇOIS.

ARMANDE, *à part.*

C'EST donc à moi à soutenir le choc.

BREMONT.

Le notaire sera ici dans un moment; mais où est donc mon gendre futur?

ROUFFIGNAC.

Le voici, pénétré de reconnoissance & brûlant d'amour.

FRANÇOIS.

Il est prêt à crier au feu.

BREMONT.

A qui ai-je l'honneur de parler?

ROUFFIGNAC.

Au fils de votre ancien ami.

FRANÇOIS.

Qui a plus de trente noms en *gnac*.

BREMONT.

Expliquez-vous, de grace.

ROUFFIGNAC.

C'est moi qui arrive pour épouser votre charmante fille.

BREMONT.

Vous?

ROUFFIGNAC.

Moi-même.

FRANÇOIS.

En propre personne.

BREMONT.

Entendons-nous, s'il vous plaît. — J'ai eu le plaisir d'embrasser mon gendre, & ce n'est pas vous.

FRANÇOIS.

Un autre s'est présenté?

BREMONT.

Oui.

ARMANDE, *à part.*

Voilà le moment de la crise.

ROUFFIGNAC.

C'est un imposteur.

FRANÇOIS.

Un filou, un mouchard.

BREMONT.

Doucement; il m'a fait voir clairement qu'il se donne pour ce qu'il est.

ROUFFIGNAC.

Comment cela.

BREMONT.

Il m'a remis un paquet signé de mon ami.

ROUFFIGNAC, *en colère.*

Quel est l'insolent qui a osé se parer du nom d'une famille respectable, dans laquelle il y a eu des Peintres célèbres, des Poëtes fameux, des Savans, des Amiraux, des Généraux...

FRANÇOIS.

Des Papes & des Grands-Turcs.

BREMONT.

Et moi qui lui ai remis les cinquante mille écus que votre père m'avoit envoyés!

ROUFFIGNAC.

Il y avoit cinquante mille écus dans le paquet?

BREMONT.

Hé oui!

ROUFFIGNAC.

Je suis ruiné!

FRANÇOIS.

Au voleur, au voleur.

BREMONT.

Et j'y ai joint deux cent mille livres pour la dot de ma fille !

ROUFFIGNAC.

Il emporte la dot?

BREMONT.

Hélas, oui!

FRANÇOIS.

Oh! s'il a l'argent, nous ne nous soucions plus de la demoiselle.

BREMONT.

Le scélérat!

ARMANDE.

Hé, monsieur, ne criez pas tant, vos effets sont en mes mains; le jeune homme est ici, & je vais vous l'amener. *(Elle va chercher Derac.)*

SCENE XXIV.

LES MÊMES, LOLIVE.

BREMONT.

Hé! voilà Lolive!

ROUFFIGNAC, *voulant s'en aller.*

Mon oncle! je suis perdu.

BREMONT, *l'arrêtant.*

Restez, restez : votre présence est ici nécessaire.

ROUFFIGNAC, *retenu par Bremont.*

Que vais-je devenir?

BREMONT.

Lolive? ton maître.

LOLIVE.

Mon maître! hélas! vous savez bien qu'il est mort.

FRANÇOIS.

Ça n'est pas vrai.

BREMONT.

Comment! il est mort.

FRANÇOIS.

Il se porte bien.

LOLIVE.

Qui ?

FRANÇOIS.

Mon maître, le citoyen *Aubignac*, *Serignac*, *Casagnac*!

SCENE XXV & dernière.

LES MÊMES, ARMANDE, LUCILE, DERAC.

ARMANDE, *dans le fond.*

VENEZ, & montrez du courage.

FRANÇOIS.

Je vous dis...

BREMONT.

Paix.

FRANÇOIS.

C'est que quand on m'obstine, ça me feroit devenir....

BREMONT.

Te tairas-tu ?

FRANÇOIS, *montrant Rouffignac.*

Mais le voilà ; voyez donc s'il est mort.

LOLIVE, *appercevant Rouffignac.*

Est-il possible ! mon cher maître ! ah! mon dieu, je te remercie ; quand je vivrais cent ans, je n'aurois jamais autant de plaisir.

FRANÇOIS.

Tiens, le v'la comme un hahuri.

BREMONT.

Quoi, ce jeune homme est....

LOLIVE.

Le fils de votre ami.

ARMANDE.

L'amant de votre fille.

BREMONT.

Embrassez-moi, mes enfans : mais quel est celui-ci ?

LOLIVE, *le reconnoissant.*

Ah! malheureux !

FRANÇOIS.

Hé bien? est-ce qu'il est fou?

LOLIVE.

C'est mon neveu, un méchant valet.

FRANÇOIS.

Tiens, comme ça se trouve, j'étois le valet du valet.

ROUFFIGNAC.

Pardonnez-moi cette mievreté.

LOLIVE.

Misérable!

ROUFFIGNAC.

Je croyois le futur mort, & je n'ai pas cru commettre un crime en épousant la veuve.

LOLIVE.

Ote-toi de mes yeux.

BREMONT.

Lolive, il y a moins de mérite à punir un fripon, qu'à le rendre honnête homme.

LOLIVE.

Il y a moins de danger à punir un fripon qu'à le pardonner. Va-t-en. (*Rouffignac sort.*)

FRANÇOIS.

Mais attendez donc, tout ça ne me regarde pas, moi: j'avois fait mes conditions, pour entrer en condition, & me v'la sans condition; ça n'est guère régalant.

BREMONT.

Hé bien! je te garde, & tu resteras chez moi.

FRANÇOIS, *avec joie.*

Ici?

BREMONT.

Et sans doute, ici.

FRANÇOIS, *au Public.*

Ah! tant que j'aurai un si bon maître, je ne demanderai jamais à changer de condition.

FIN.